



Les Amis du Château Seignorial et du Patrimoine Villemomblois

Site Internet : <http://amischateau.free.fr>

Adresse Internet : amisduchateau@orange.fr

Publication : Michèle Dupont



Elle n'est pas finie l'Histoire de notre petite ville !

Si Noël c'est l'espérance, nous souhaitons que l'année qui arrive fleurisse nos chemins. Que celles et ceux qui enfilent leurs blouses blanches dans les hôpitaux gagnent leurs batailles contre le virus.

Que rien ne vous inquiète quand vous quitterez votre logis quelles que soient vos croyances. Que le grand chantier du « Grand Paris » déroulant dans nos campagnes les 200 kms de voies du super « métro express », ne dénature pas trop nos banlieues pour agrandir la ville Lumière.

Que ces 150 puits qui s'ouvrent dans les entrailles de la terre aux quatre coins de la petite couronne en faisant progresser, pelletées par pelletées, les énormes tunneliers broyant la terre et les roches de leurs mâchoires géantes, pour dérouler les rames du rutilant métropolitain, n'endommagent pas trop l'environnement.

Que les 70 gares de cet immense métro ne débouchent pas au milieu de villes vandalisées par des promoteurs.

Alors elle ne sera pas finie l'Histoire de notre vieille cité !



Caricature par Jean Mulatier

Guy Martignon



**Quelques brèves de potaches et d'instits à l'école.
A Villemomble et ses environs dans les années 50.**

La discipline qui règne à l'école est, après les années d'occupation, toute militaire. Il n'est plus question de s'apitoyer sur les fils de prisonniers et de réfractaires, les trublions des descentes dans les abris. Chaque matin à l'école, au coup de sifflet on se met en rang par deux dans la cour. Les grands ne montrent plus leurs mains et leurs oreilles ! Il paraît qu'il y a des élèves des cours élémentaires qui ont les mains et les oreilles sales et cela se traduit par un mot à leur mère ! Quand on pénètre dans l'antre de l'institutrice ou de l'instituteur que ce soit à l'école des filles ou des garçons, il y a intérêt à se tenir à carreau. Droits derrière leur table les élèves attendent en silence l'autorisation de s'asseoir. Mais comme toujours il y a les bons élèves et les cancre !

Un beau bouquet

« J'avais dans ma classe de cours préparatoire un petit bonhomme, plein d'affection mais très remuant (...). C'est lui qui présenta un jour un joli bouquet à sa maîtresse. Le même jour, l'instituteur chargé de la classe voisine tomba en arrêt devant les jolies roses posées dans un vase sur mon bureau : « Mais ce sont mes roses » dit-il. Le jeune Bibolet, sans être vu, avait emprunté les fleurs afin de me les offrir ! ».





Brèves de potaches (suite)

L'encrier de porcelaine

« (...) Au fond de la classe, loin de l'estrade et du premier rang, là où les bonnes élèves lèvent toujours le doigt en disant, moi m'dame ! La petite Clothilde Lucas est ce matin de bonne humeur et à envie de rigoler. Elle a piqué à sa mère un peu d'eau de Javel et à la noble idée d'en verser dans les encriers de porcelaine alors que la maitresse a le dos tourné. La leçon de morale terminée, Madame Millot fait sa voix sévère et demande aux filles d'ouvrir leur cahier et de prendre leur porte-plume. Chacune en évitant de pouffer, trempe sa plume Sergent Major dans le petit encrier blanc .

Madame, Madame, dit une fille du deuxième rang, venez voir, c'est drôle mais ça n'écrit pas ! - Comme c'est curieux dit la maîtresse en pensant que la femme de service a sans doute laissé de l'eau dans les encriers, à moins que l'encre date de la guerre ! (...) ».



Les paluches à torgnoles

« C'était au temps où j'allais à l'école Joffre à Neuilly-Plaisance (...) et nous avions comme maître, Monsieur Moinet (...). Il nous arrivait de faire des conneries comme tout le monde, envoyer par exemple des avions en papier sur les copains du premier rang. A l'aide de sarbacanes fabriquées maison nous organisions des séances de tir concentrées sur le tableau avec des plumes Sergent-Major usagées et du buvard mâché en guise de fléchettes. Le maître faisait habituellement celui qui ne voyait pas, mais forcément il arrivait que ces engins atterrisent sur son bureau sans crier gare. Monsieur Moinet avait des paluches à torgnoles et prenait même le soin de se déplacer pour filer une beigne au délinquant. Bien souvent il ne pouvait savoir qui était l'auteur du délit, alors chez nous il n'y avait pas de « balance » nous restions tous après la classe à faire des lignes. (...). Il y avait aussi de bons moments ! Quand j'étais en 3^{ème} nous avions une institutrice ! Son bureau était fermé sur le devant, on devine pourquoi ! Sa punition était d'envoyer les morveux dissipés sous son bureau. Certains se battaient presque pour accomplir la connerie qui allait les amener à contempler de près les genoux de la maîtresse ! » .

Le mirliton

« Un beau jour un de mes camarades avait apporté une sorte de mirliton avec à l'intérieur une petite hélice qui faisait ...bzzz....bzzz... quand on soufflait dedans ! Je crois qu'il s'appelait Julien Coeugnet. Alors que la maitresse écrivait au tableau un problème de robinets, Julien soufflait à l'envi dans son instrument jusqu'au moment où on a entendu une sorte de hoquet - gloup ! suivi de Ggg...Gggg... ! Le bougre, sans doute époumoné et tentant de reprendre son souffle venait d'aspirer l'hélice qui s'était réfugiée à toute vibure au fond de son gosier. Heureusement son voisin, qui était charitable, lui a donné un morceau de son casse-croute, histoire de faire passer l'objet encombrant (...).

L'ardoise

« Alors que la maitresse était un jour absente, la petite Nicole Michaut fut accueillie au CP chez Madame Guiraud. Cette dernière demanda à ses élèves d'écrire « cheval » sur leur ardoise. « Levez vos ardoises ! » dit la maîtresse. Nicole fit comme les autres et montra fièrement la sienne où était écrit « Dada » !

La farceuse

« C'était l'année du certif (...) J'habitais boulevard André. Dans la Grande Rue, il y avait un grand bazar. Les boutiques de notre enfance ressemblaient à des cavernes d'Ali Baba ! (...) Chez Monsieur Racine, sur les étagères il restait encore des choses surannées d'avant-guerre ; quelques litres d'encre, des manchons pour les lampes à pétrole, de vieilles décalcomanies, des billes, des osselets, etc. ! Ma mère m'avait envoyé chercher du sel « Cérébos ». Je m'étais aventurée du côté d'un présentoir où des boîtes semblaient attendre ma visite depuis des années ! A côté de masques hilares recouverts de poussière, sur un coffre de bois, une étiquette décolorée indiquait « Farces et attrapes » ! Je pris un sachet de fluide glacial et trois boules puantes. Le lendemain à l'école, pour épater mes copines, je mis quelques gouttes de fluide sur les bancs et lançait les boules qui allèrent s'écraser au pied de l'estrade. L'odeur était épouvantable et les filles qui s'asseyaient, se relevaient immédiatement en poussant des cris d'orfraie ! Mais qu'est-ce qui a fait cela ? dit la maîtresse

**Brèves de potaches (suite)**

horriifiée en se précipitant pour ouvrir les fenêtres. Tous les regards se tournèrent vers moi ! – C'est moi M'dame, dis-je en baissant les yeux ! – Vous n'avez pas honte, Louise Aublant, de faire ça l'année du Certificat d'études ! Pendant la récré, je restais à méditer cette sentence dans la classe ».

Les derniers soupirs du guide-chant

« (...) J'avais treize ans et j'étais dans la classe de Madame Bonnefin, en 1^{ère} à l'école de filles du Centre (...) Nous venions d'avoir cours de chant avec Mademoiselle Pauline Lipschitz. Ce dernier terminé on me désigna pour descendre avec une copine le guide-chant dans la classe du dessous où devait opérer le professeur. Qu'il était lourd cette espèce d'harmonium pour mes petits bras ! L'une d'entre nous trébucha et le guide-chant déboula l'escalier, vocalisa une tyrolienne, avant d'expirer sur un dos dièse à moins que ce soit un fa, fiché les quatre fers en l'air sur la dernière marche de l'escalier. Une main sur la bouche on se « torboyautait » en voyant ce pauvre guide-chant en morceaux avec ses touches déchaussées. Mademoiselle Lipschitz est venue contempler la dépouille de son outil de travail. On s'est fait houspiller par la brave demoiselle, mais sans plus, et du coup les élèves de la classe du dessous n'ont pas eu de cours ce jour-là ! ».

Cours d'Histoire

« L'après-midi on a de la géo et de l'histoire et pour finir de la gym. Aujourd'hui nous allons rencontrer, je crois, Jeanne d'Arc qui quitte sa Lorraine pour faire la guerre aux Anglais et aborder en géo le plateau Picard. Pas de chance, « c'est interro ! ». La voix ferme et insistante du maître s'élève dans un silence sidéral ! – Leguais ! Voyons si tu as révisé, parle-nous du règne de Henry IV – Euhhh... ! dit Leguais – On ne souffle pas ! ajoute le père Delaporte de sa voix sèche – Eh, ben ! Il y a la « poule au pot »... J'ose murmurer entre mes mains une question idiote ! - Demandes lui qu'elle est la couleur du cheval blanc d'Henry IV. Roger Ledoux, le fils du charcutier, se met à glousser – Ce n'est pas moi m'sieur ! Ce qui me vaut de rejoindre l'estrade et Leguais de se ramasser un zéro pointé. Son père, le rempailleur de chaises, va certainement lui filer une avinée quand il va voir ses notes ! On gratte enfin dix lignes sur notre cahier à propos de la Picardie (...) avant d'aller grimper à la corde à nœuds et reluquer avec gourmandise les gamines qui à l'autre bout du préau font des galipettes en barboteuse ».

Une histoire de souris

« Un jour deux petites souris blanches aboutirent sur mon bureau, à la grande joie de mes élèves. Elles avaient été offertes au Frère Auguste qui au bout de trois jours avait cessé de s'y intéresser. Je revois ces deux souris gracieuses évoluant sur la table (...) Le soir on dut les mettre dans un grand bocal avec une toile à beurre comme couvercle afin qu'elles ne puissent s'échapper. Hélas ! Le lendemain en ouvrant la porte, nos souris avaient disparu. Des traces d'encre sur une table montraient qu'elles avaient eu soif ! ».

Les petites chipies du cours de chant

(...) Sœur Marie-Aimée, professeur de chant, affirmait « Je n'ai aucun problème avec ces 45 délicieuses fillettes ». Vous dites 45 ? Je n'ai jamais eu l'impression qu'elles étaient aussi nombreuses. Et pour cause ! Sœur Marie-Aimée n'a jamais eu devant elle qu'environ 30 « délicieuses fillettes » et jamais les mêmes. Le cours de chant suivait la méthode Ward. Nous utilisions de petits foulards de mousseline et notre voix devait se poser doucement sur ces tissus que nous agitions en mesure. Cela nous avait inspirées. En agitant nos petits foulards nous montions sur le radiateur et sortions par la fenêtre dans le dos de Sœur Aimée. Nous atterrissions sous le grand marronnier dans la cour, derrière les PTT. Nous rentrions, en rampant par la double porte battante et reprenions le chant que d'autres abandonnaient. Mais un matin, Mère Marie-Chantal nous a cueillies sous la fenêtre. Tous les jeudis, jusqu'aux grandes vacances, nous les avons passés en consigne, mais nous n'avons rien regretté.

La visite de l'inspecteur

« Madame Millot me parle de ma mère qui a été sa collègue à Foch et du jour où toutes ces dames furent en émois ! Figurez-vous qu'Yvette, ma mère qui a la classe de CM2, arrive ce jour-là un peu en retard ! En franchissant la porte de l'école, la concierge, Madame Hilaire, l'apostropha - «Dépêchez-vous ! Madame, l'inspecteur est monté avec vos élèves». Ma mère monta quatre à quatre les marches de l'escalier jusqu'au 1^{er} étage et arrive juste pour se glisser avant l'inspecteur – Entrez mesdemoiselles, dit-elle à peine essoufflée, sur un ton de circonstance, et allez prendre vos cahiers ! L'inspecteur entra sans dire un mot et alla dans le fond de la classe se caler près de l'armoire ! ».



Brèves de potaches (fin)

« Bibiche »

« J'avais cinq ans et j'allais à la maternelle de la rue de Neuilly. A cette époque on m'appelait « Bibiche » et j'étais toute petite. Je rêvais de faire comme les grands qui chevauchaient la rampe d'escalier allègrement. N'en pouvant plus, je demandais à un petit copain de me faire la courte échelle et je me laissais glisser en gloussant de joie sur la fameuse rampe jusqu'au bas de l'escalier où m'attendais la directrice (...).

A un enseignant : «... Tu es cette lumière qui diffuse le savoir et émet de l'espoir... »

Entretiens de Guy Martignon et témoignages pour le livre « *Villemomble et ses environs dans les années 50* » : Hélène Luppi, Huguette Bougeard, Pierre Colin, Colette Coutier, Madeleine Leignel, René Bonini, Guy Martignon, Roland Logerot, Lucienne Chignard, Louise Sérabian, Françoise Vayssier, Marie-Claude Soldat, Colette Hanra. Guy Martignon



Les enseignantes de l'école des filles de Foch en 1950



A l'école des filles de Foch en 1950 - Classe CM2 de Mme Martignon



A l'école des garçons Foch en 1949 - Classe de M. Delaporte



Les cours préparatoires de l'école de garçons Pasteur en 1947, anciennement école du Centre



Ecole maternelle Pasteur - Grande Rue Danièle et Michelle Omé



A l'école privée Saint-Louis en 1949

L'Assemblée générale se tiendra le samedi 16 janvier 2021 au château, salle Outrebon à 10h en fonction de la situation sanitaire.

Vous souhaitez soutenir notre action, participer à notre commission ou nous aider à acheter des archives, rejoignez l'association

« **LES AMIS DU CHATEAU SEIGNEURIAL DE VILLEMOMBLE ET DU PATRIMOINE VILLEMOMBLOIS** »

EN ADHÉRANT : Le montant de l'adhésion est de 15 € pour 2020

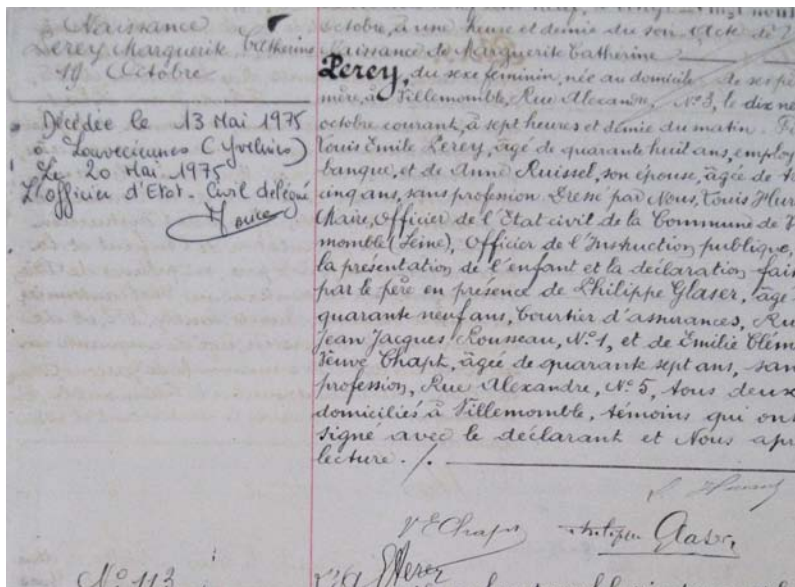
Chèque à l'ordre des "Amis du Château Seigneurial de Villemomble" BP 34 93250 Villemomble



Marguerite Perey

L'une des plus importantes physiciennes et chimistes françaises, Marguerite Perey, est née à Villemomble

Le 19 octobre 1909, la dernière petite fille d'une fratrie de 3 garçons et 1 fille va naître à Villemomble au 3 de la rue Alexandre (1), à deux pas de la gare. Son père Louis Emile est employé de banque à Paris et sa mère Anne Jeanne Ruissel est sans profession. Le couple décide de venir s'installer en 1908 à Villemomble à l'est de la capitale. Il est vrai que ce coin de la banlieue respire encore la campagne. Ils vont occuper une modeste villa dans une petite rue calme, ombragée de feuillages et parfumée de fleurs. A l'emplacement d'une partie de cette voie riante coulait il y a encore 20 ans une charmante rivière comblée à la fin du siècle dernier « La rivière Saint-Baudile ». L'école qui porte le nom « du Centre » n'est pas trop loin et l'école maternelle non plus. Marguerite va se monter une élève studieuse et dans ses rêves veut devenir médecin.



Acte de naissance de Marguerite Perey

Un évènement va bouleverser la famille. Leur Père va décéder brutalement dans la force de l'âge en mars 1914, il avait 52 ans, laissant la famille en difficulté financière. Leur mère va faire des ménages dans les propriétés bourgeoise du boulevard Papin (2) et donne aussi des leçons de piano. Marguerite va continuer ses études supérieures à Paris mais ne pourra pas rentrer à la faculté de médecine. Elle entre à l'école d'enseignement technique féminine. Après avoir obtenu son diplôme d'Etat de technicienne chimiste en 1929, sortie major de sa promotion, elle attire l'attention de Marie Curie (3). Elle intègre l'Institut du radium et devient la préparatrice particulière de Marie Curie. Elle va rester 20 ans à l'institut. A la mort de Marie Curie en 1934 elle obtient le poste de radiochimiste. Elle devient l'amie de la fille de Pierre et Marie Curie, Irène Joliot-Curie (4). En 1939 elle découvre un élément radioactif qu'elle baptise le « Francium ». Elle soutient un doctorat es sciences à la Sorbonne en 1946 et entre au CNRS où elle est Maître de recherche. Entre-temps, très touchée par la mort de son amie Irène elle fait introduire dans tous les laboratoires étudiant la chimie nucléaire des mesures de protection. Elle va créer une chaire de chimie nucléaire à l'université de Strasbourg où elle va en être la titulaire. En 1950 elle est la première femme à entrer à l'Académie des Sciences.

Le 13 mai 1975 elle décède à Louveciennes dans les Yvelines d'un cancer des os, victime comme Marie Curie et Irène Joliot-Curie des radiations ! Bien entendu elle a obtenu de nombreux prix et distinctions dont ceux de Commandeur des Palmes Académiques, de l'Ordre du Mérite et de la Légion d'Honneur. Notons qu'à Strasbourg une école primaire et une école maternelle portent son nom.



Marguerite Perey

Le 13 mai 1975 elle décède à Louveciennes dans les Yvelines d'un cancer des os, victime comme Marie Curie et Irène Joliot-Curie des radiations !

Bien entendu elle a obtenu de nombreux prix et distinctions dont ceux de Commandeur des Palmes Académiques, de l'Ordre du Mérite et de la Légion d'Honneur.

Notons qu'à Strasbourg une école primaire et une école maternelle portent son nom.



Marguerite Perey

- 1) Cette voie relie le boulevard Carnot à l'avenue du Général de Gaulle. Elle a été ainsi nommée Alexandre en souvenir du propriétaire (un certain Louis Alexandre, allié à Jean Brouet et Victor Gardebled). Deux notabilités ont habité cette rue : Marcel Hanra et l'accordéoniste Albert Huard .
- 2) Boulevard du Général de Gaulle.
- 3) Marie Curie (1867-1934), d'origine polonaise mariée à l'alsacien Pierre Curie (1859-1906) va étudier la radioactivité et découvrir successivement en 1898 deux radioéléments nouveaux le « *Polonium* » et le « *Radium* ». Ces découvertes valent aux deux époux avec Henri Becquerel le prix Nobel de physique en 1903. Après la mort brutale de Pierre elle poursuit l'œuvre commune et se voit attribuer le prix Nobel de chimie en 1911. A noter que pendant la première guerre mondiale elle organise des services radiologiques aux armées. Elle sera à l'origine de la radiothérapie. En 1995 les cendres de Pierre et Marie Curie sont transférés au Panthéon.
- 4) Irène Joliot-Curie (1897-1956) obtient avec son mari Frédéric Joliot-Curie (1900-1958) le prix Nobel de chimie 1935 pour la découverte de la radioactivité induite. En 1945 elle devient commissaire du nouveau Commissariat à l'énergie atomique (CEA) créé par le Général de Gaulle. Elle meurt en 1956 d'une leucémie.



Marguerite Perey



Marguerite Perey - musée Curie



Extrait d'un article après la mort de Marguerite Perey



Annexes

BREVES DE POTACHES

La double peine de René !

« (...) René Bonini se souvient encore du père Beaujard, le directeur. C'était pendant l'hiver. « Motus » gardait alors son manteau pendant la classe et essuyait encore plus souvent son œil de verre avec sa cravate ! Pendant une bataille de boules de neige, l'une d'elles avait été fracasser la vitre d'une porte. Beaujard était sorti comme un diable de sa boîte, avait poursuivi René et lui avait asséné un coup de double-mètre sur la tête sans savoir si c'était lui qui était coupable du forfait (...). Convoquée, ma mère est venue l'après-midi m'accompagner à l'école pour rencontrer en ma présence le dirlo. Il lui avait alors assuré que j'étais intenable, turbulent, bref, que je n'étais pas un vaurien mais presque. Ma mère était atterrée. Elle est devenue toute rouge, s'est retournée et m'a balancée une gifle magistrale. Un brin déconfit, j'avais dans la même journée ramassé un coup de double-mètre et une gifle, pour une boule de neige que je n'avais même pas envoyée, ce n'était vraiment pas juste ! ».

« L'institutrice nous pinçait les fesses... »

J'entrais en 1950 à l'école maternelle Foch (...). Je me souviens de notre institutrice, Madame Baillet, qui nous pinçait les fesses lorsque nous montions sur le mur de séparation de la cour des écoles de garçons et de filles pour regarder « les grands » jouer pendant la récréation. (...) Dès notre première année d'école, nous devions apporter tous les lundis matin, un torchon marqué à notre nom pour nous essuyer les mains durant la semaine. Il y avait aussi au printemps le ramassage du tilleul dans la cour de l'école ! (...) ».

« Bourreau d'enfants ! »

Pour la petite histoire, je vais rappeler un souvenir personnel entre mille... Il m'est arrivé un jour (sans doute très épuisée par le travail fourni pour mes 52 bambins) de les condamner à mettre leur tête dans leur bureau (dont le couvercle se soulevait à cette époque) ! Le lendemain, je trouvais un bouquet de fleurs disposé sur mon bureau par une élève que sa franchise avait poussée à raconter l'histoire à ses parents ! Ceux-ci avaient jugé que la situation demandait réparation, et ils avaient envoyé leur fille me faire des excuses au nom de toutes ses compagnes ! Qui aujourd'hui, aurait l'audace de prendre une mesure aussi incongrue ? Vous me direz qu'il n'y plus de bureaux à couvercles... Quels parents pousseraient leurs chérubins à faire des excuses au « professeur bourreau d'enfants » ?



La croix d'Honneur - Le jeune Claude Grand à l'école Foch en 1953



Les enseignantes de l'école des filles à Foch en 1947
Mmes Barthié, Lenoir, Pinquier, Boin, Millot, Delaporte, Floseau, André, Martignon, Chignard



Ecole privée Sainte Julienne - Classe de 8^{ème} en 1951



Annexes

**Hommage au Général de Gaulle
1890 - 1970**





Annexes

Je suis avec mes obligations.
L.G.

Ex. N° 12.
LE GÉNÉRAL DE GAULLE

16 Janvier 1852.

Je suis que mes obligations sont les
à Colombey - les Deux Eglises. Si je meurs
ailleurs, il faudra transporter mon corps chez
moi, sans la moindre cérémonie publique.
La tombe sera celle où repose déjà
ma fille Anne et où, un jour, reposera
ma femme. Inscription: Charles de Gaulle
(1890 - ...). Rien d'autre.

La cérémonie sera réglée par moi-même,
ma fille, mon gendre, ma belle-fille, ainsi que
mon cabinet, de telle sorte qu'elle soit
extrêmement simple. Je ne veux pas d'obligations
nationales. Ni présidents, ni ministres, ni
bureaux d'assemblée, ni corps constitués. Seules,
à moins ^{possible} je pourrais participer officiellement, au
tant que telle; mais leur participation devra
être de demander les modestes, sans

meubles, ni fanfare, ni sonneries.
Aucun discours ne devra être
prononcé; ni à l'Eglise, ni ailleurs. Les
d'actions finies au Parlement. Aucun
engagement sérieux pendant la cérémonie,
à moi à ma famille, à mes collègues
membres de l'ordre de la Libération, au
Conseil Municipal de Colombey. Les hommes
et les femmes de France et d'autres pays
de monde pourront, s'ils le désirent, faire
à ma mémoire l'honneur d'accompagner
mon corps jusqu'à sa dernière demeure. Mais
c'est dans la mesure que je souhaite qu'il
y soit conduit.

Je déclare refuser d'accepter toute distinction
promotion, dignité, citation, décoration, qu'elle
soit française ou étrangère. Si l'une quelconque
m'est décernée, ce sera en violation de mes
dernières volontés.

J. de Gaulle